

# Une flambée de bébés

## Le baby-boom ou la démographie bousculée

Jacques Henripin

Number 32, Winter 1993

Regards sur l'enfance

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/8320ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Henripin, J. (1993). Une flambée de bébés : le baby-boom ou la démographie bousculée. *Cap-aux-Diamants*, (32), 18–21.

# UNE FLAMBÉE DE BÉBÉS

## LE BABY-BOOM OU LA DÉMOGRAPHIE BOUSCULÉE

**Qu'on l'appelle «flambée de bébés» ou «baby-boom», cette explosion démographique a produit, pour la période s'étendant de 1940 à 1966, un surplus de 930 000 naissances. Le professeur Henripin explique le phénomène et les conséquences qui en découlent.**

par Jacques Henripin

**A**U COURS DU DERNIER DEMI-SIÈCLE, DEUX PHÉNOMÈNES étonnants se sont produits en Occident à propos de la façon dont cette partie du globe a mis au monde ses enfants. Le fait le



*Au cours de la Seconde Guerre mondiale plusieurs jeunes Québécois, susceptibles d'être conscrits, hâtent leur mariage pour éviter le service militaire. Ici 105 mariages célébrés en même temps au stade sportif de Montréal en 1939.*

*(Collection Yves Beaugard).*

plus important, c'est sans doute que, pour la première fois en période de paix et de stabilité économique relatives, la fécondité de ces pays est tombée, de façon persistante, au-dessous du niveau qui assure le remplacement des générations. Cette défaillance dure maintenant depuis quinze à vingt ans.

Le deuxième fait étonnant, c'est la simultanéité tout à fait remarquable du mouvement général de la fécondité, dans la quasi-totalité de ces pays, depuis le milieu des années trente. Plus précisément, partie d'un creux correspondant aux années de la grande crise économique, la fécondité s'est très fortement redressée en une décen-

nie, s'est ensuite maintenue sur un plateau un peu accidenté pendant douze ou quinze ans, pour chuter enfin de moitié en une douzaine d'années, puis plus lentement. Ce qu'on a appelé le baby-boom est la phase positive de ce vaste cycle étalé sur 50 ans. Il s'agit là d'un phénomène généralisé dans le monde occidental.

L'expression «baby-boom», difficilement traduisible en français (flambée de bébés?), correspond bien à une réalité, et même à une réalité de taille. Cependant, il n'est pas simple de préciser cette taille, ni la période pendant laquelle elle a eu cours. Sa nature même pourrait susciter des vues différentes chez les spécialistes. J'essaierai donc d'abord de préciser tout cela dans le texte qui suit. Voyons d'abord la double nature du baby-boom.

### Le boom de fond

Les Québécoises nées entre 1912 et 1947 ont eu plus d'enfants que ne l'aurait voulu la tendance de longue durée. Un coup d'oeil sur cette tendance: les femmes qui sont nées au moment de la Confédération ont eu à peu près six enfants; celles nées en 1911 en ont eu un peu plus de trois. Au lieu de poursuivre cette tendance, les générations suivantes ont accru leur descendance, comme on peut le voir sur le graphique, en comparant les courbes B (réalité) et A (tendance passée). Ce n'est qu'à la génération des femmes nées en 1947 que la descendance réelle retrouve le prolongement de la tendance. Notons qu'on est alors, avec une descendance moyenne de 1,9 enfant par femme, au-dessous du nombre d'enfants nécessaires pour assurer le renouvellement des générations. Plus tard, on a même 1,6 enfant seulement.

Sur le graphique, ce surplus par rapport à la tendance prend la forme d'une colline; elle correspond à 550 000 naissances supplémentaires, soit en moyenne 16 000 pour chacune des 35 générations concernées. C'est ce que j'ai appelé le boom de fond.

### Le boom chronologique

Mais il y a une deuxième composante, presque aussi importante. Sur le monticule décrit, s'est superposé un deuxième surplus qui nous conduit à la courbe C. Cette calotte a un caractère plus contingent que le monticule et elle est moins étalée dans le temps. En fait, il s'agit d'enfants qui seraient probablement nés de toute façon,

mais un peu plus tard. Que s'est-il passé? Ce que les démographes appellent un «raccourcissement du calendrier des naissances».

On pourrait dire les choses autrement: 26 générations successives (les femmes nées de 1912 à 1938) ont eu leurs enfants de plus en plus tôt. Cela s'est passé entre 1940 et 1966. Pendant toute cette période, ces générations se sont pour ainsi dire télescopées; tout s'est passé comme si, au lieu d'apporter leur contribution de naissances chacune à son tour, en respectant un décalage de douze mois entre elles, elles s'étaient un peu pressées et n'avaient «attendu» que onze mois. Cette légère accélération, répétée 26 fois, est suffisante pour produire un effet assez considérable. En tout cas, ce raccourcissement progressif du calendrier, étalé sur 26 ans, a produit la calotte supérieure de notre graphique: 400 000 naissances «prématurées», soit l'équivalent de quatre générations complètes. C'est le boom chronologique ou de surface.

Résumons-nous. Si l'on fait la somme des deux composantes, pour la période 1940-1966, on obtient un surplus total de 930 000 naissances. Rappelons que près de la moitié d'entre elles (boom chronologique) seraient quand même survenues sans le baby-boom, mais plus tard. Quoi qu'il en soit, il s'est bel et bien produit un «excédent» de 930 000 naissances par rapport à ce qu'auraient donné la tendance séculaire et un «calendrier» constant. Cet excédent est de 40%. Ce n'est pas mince, car cela a persisté 26 ans. Il se répartit en deux éléments: 25% sont imputables au mouvement de fond; 15%, au mouvement de calendrier.

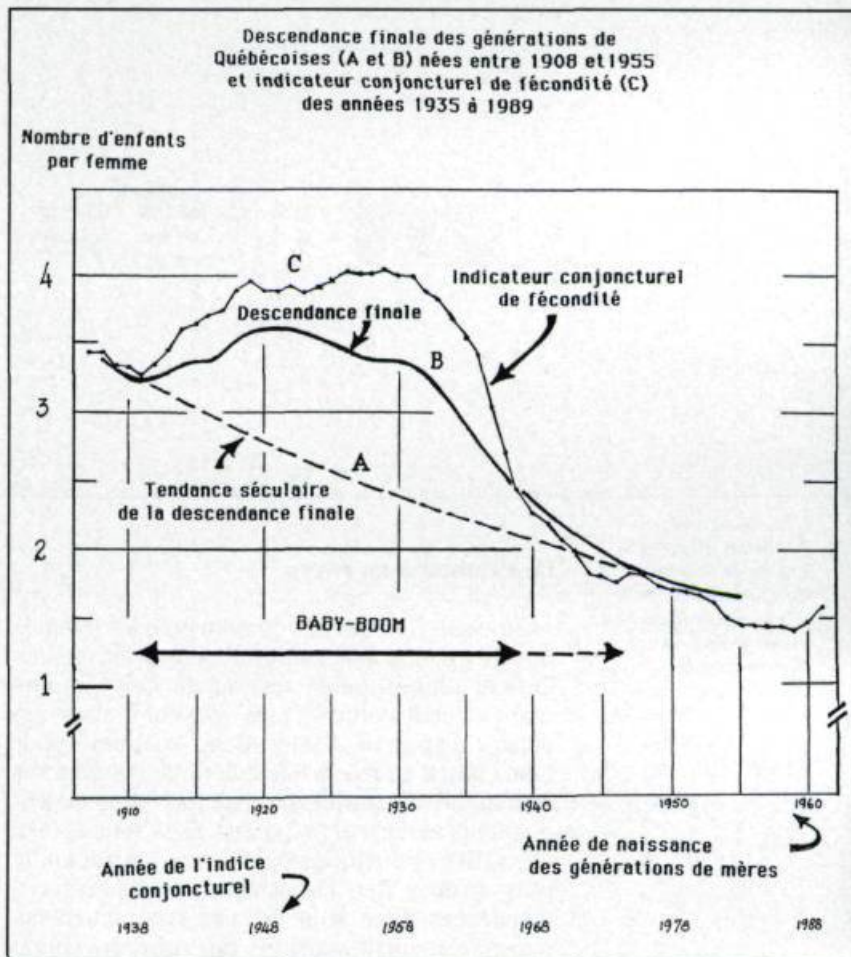
On pourrait donner une image assez différente du baby-boom. En effet, son ampleur et sa durée dépendent de ce qu'on considère comme le niveau de base «normal». Ainsi, si l'on adoptait, comme niveau de base normal, à partir de la génération de 1912 (vers 1940 sur le calendrier), une descendance stable de 3,2 enfants par femme, le boom de fond cesserait à la génération de 1932 (vers 1960) et l'excédent des naissances correspondant à cette composante serait réduit de près des trois quarts; le boom chronologique, lui, resterait intact. Mais quoi qu'on fasse, on ne ferait disparaître ni l'un ni l'autre sans faire appel à la magie.

### Y a-t-il une explication?

Le tout début du baby-boom a sans doute été constitué par le rattrapage des naissances différées à cause de la crise économique. Ce fut rapidement fait. Pour l'essentiel, il semble bien que la cause de cette flambée de naissances est simple et je m'inspirerai ici de la meilleure expli-

cation que je connaisse, celle de l'économiste-démographe américain Richard A. Easterlin.

La reprise économique, déclenchée ou du moins avivée par la guerre, a réduit le chômage et accru les salaires. À la fin de la guerre, l'essor s'est poursuivi, de sorte que le niveau de vie a forte-



(Graphique conçu par l'auteur.)

ment augmenté pendant trente ans, les «trente glorieuses» suivant l'expression de Jean Fourastié. Les jeunes hommes qui arrivaient sur le marché du travail, entre 1940 et 1965, provenaient de générations peu nombreuses; on en avait besoin et le jeu du marché leur était donc favorable. Ils ont obtenu de bons salaires et, par rapport à ce qu'ils avaient connu pendant leur adolescence, ces jeunes adultes découvraient l'abondance. Ils se sont mariés en plus grand nombre que les générations qui les précédaient et ceux et celles qui l'ont fait ont eu quelques dixièmes d'enfant de plus. Il n'en fallait pas davantage pour que la descendance de l'ensemble des femmes passe de 3,2 à 3,6 enfants (génération de 1920), plutôt que de continuer à baisser à 2,8 enfants, comme elle l'aurait fait si la tendance s'était poursuivie.

En même temps, on a commencé à se marier de plus en plus tôt et les naissances sont venues

plus rapidement après le mariage. Ce télescopage progressif des mariages et des naissances s'est étalé sur 26 ans et a produit ce que j'ai appelé le boom chronologique.

Pour beaucoup, cela signifia un enfant de moins. Avec la pilule qui venait de faire son apparition, c'était devenu chose facile.

Quelque temps après, le mariage devint fragile, moins fréquent aussi. On entra dans l'ère de la cohabitation juvénile et des familles sans père. Non pas que ces formes de vie fussent majoritaires, il s'en faut, mais elles étaient assez fréquentes pour enlever à la famille et au mariage leurs attributs de stabilité, de protection, d'entraide assurée. L'institution familiale n'était plus ce qu'elle avait été: ses fruits étaient aussi devenus moins abondants.

### Les conséquences

En 1939, 81 000 enfants sont nés au Québec. Si ce nombre s'était maintenu, on aurait observé 2 106 000 naissances au cours des 26 années suivantes, plutôt que les quelque 3 260 000 observées en réalité. Par rapport au nombre de 1939, il y en eut 25 000 de plus en 1945; 40 000 en 1950; 63 000 en 1959, sommet du baby-boom. Le sommet, mais pas la fin, puisqu'il ne se termine que sept ou seize ans plus tard, suivant la définition qu'on en donne.

Quarante pour cent d'enfants en plus, cela ne peut manquer d'être un peu encombrant. Vers 1946, arrivent à l'école les premiers contingents, pas très nombreux. On s'entasse un peu, mais vers 1953, c'est tout le primaire qui est surchargé. En 1958, c'est l'ensemble de la clientèle des commissions scolaires (primaire et secondaire). Ce n'est qu'en 1971 ou 1972 que les écoles commencent à se désengorger.

Je ne connais pas d'études qui aient démontré que ce surnombre a nui à l'enseignement qu'ont reçu les jeunes de cette époque, mais on peut soupçonner qu'il n'est pas étranger — du moins indirectement — à la médiocrité de la formation qu'on commence enfin à reconnaître chez beaucoup d'entre eux, bien que les causes principales soient sans doute à chercher ailleurs. Tout de même, il n'est peut-être pas outrancier de penser que les jeunes, grâce à leur masse, ont réussi plus facilement à bousculer des adultes peu aptes à leur résister. Ces adultes avaient déjà commencé à s'amollir dans le confort d'une prospérité économique exceptionnelle; d'autre part, les valeurs, croyances, habitudes, règles de vie qui avaient longtemps soutenu la société occidentale, commençaient à être moins prégnantes: l'autorité des parents et des maîtres s'étiolait, la cohésion familiale se diluait, le sens de l'effort s'estompait devant les bonheurs de court terme. Les adolescents ont alors pris beaucoup de place et ils ont probablement joué un rôle décisif dans le déferlement de certaines modes vestimentaires et musicales.

### Des femmes au foyer

À l'époque, il n'était pas courant pour les femmes mariées de travailler, surtout lorsque les enfants étaient jeunes, et le revenu de ces femmes mariées était perçu le plus souvent comme un revenu d'appoint. Il était donc «naturel» pour beaucoup d'entre elles de différer leur entrée sur le marché du travail, pour lequel elles étaient d'ailleurs assez mal préparées. Elles sont restées chez elles et quelques-unes ont eu un enfant de plus qu'elles n'en auraient eu en d'autres circonstances. Bien entendu, ces comportements étaient fortement soutenus par une conception assez traditionnelle de la famille, du rôle des femmes, du mariage et de l'autorité maritale.

Cela a duré 25 ans (de 1940 à 1965). Bien sûr, les idées ont changé, pendant ce temps: l'autorité du clergé s'est affaiblie, on s'est habitué au confort, l'enseignement progressait et se laïcisait, les femmes s'émancipaient. Mais la rareté des jeunes adultes persistait, leur salaire était relativement élevé et le mariage tenait bon.

Vers 1965, les enfants des premières générations lourdes du baby-boom arrivaient sur le marché du travail. Ceux-là n'avaient en général connu que le confort, du moins par rapport à leurs parents. D'autre part, ils étaient nombreux et leur surabondance a nui à leur sort économique: le salaire des jeunes hommes fut moins bon que ce à quoi ils s'attendaient, leur chômage a grimpé, et leurs femmes ont dû compléter un revenu familial jugé insuffisant. Elles ont envahi le marché du travail avec une ferveur jamais vue.

*L'éclatement des banlieues urbaines résulte de la période de 30 années de prospérité amorcée un peu avant la Seconde Guerre mondiale. (Photo C. Décarie, 1951. Archives nationales du Québec à Québec. E6-7/54048).*

Vers 1970, les premières cohortes du baby-boom avaient déjà fait sentir leur présence sur le marché du travail et à l'université. Les professeurs n'ont pas tenu tête plus fermement aux fantaisies des hordes d'étudiants que ne le faisaient leurs concitoyens dans leur famille au même moment. Mais le marché du travail fut plus contraignant. Les premiers contingents du baby-boom ont probablement pu être absorbés sans trop de mal; mais on atteignit sans doute assez vite une limite et l'on peut vraisemblablement attribuer en partie à leur surnombre, le chômage grandissant des jeunes entre 1966 et 1982-1983 (les générations du baby-boom précisément). Les dernières cohortes du baby-boom ont atteint l'âge d'entrée en activité au début des années 1980. C'est le moment où le taux de chômage commence à se réduire de façon marquée, chez les jeunes en particulier. Coïncidence? Peut-être pas.

On a quelque peu invectivé les cohortes du baby-boom, reprochant à leurs membres d'avoir pris toute la place, ne laissant aux suivants rien qui vaille. C'est probablement très exagéré et il faut distinguer: les premières générations, arrivées sur un marché du travail en pleine expansion, ont sans doute été plutôt favorisées; celles qui ont vu le jour après 1955 (ou peut-être même dès 1952-1953) ont dû souffrir de leur nombre. Le gros de la vague a aujourd'hui (en 1992) 28 à 40 ans. Y en a-t-il tant parmi eux qui ont été gâtés par les circonstances? C'est parmi eux qu'on trouve la plupart de ceux qui, depuis plusieurs années, n'ont pas réussi à s'accrocher à la société à laquelle ils appartiennent.

Quoi qu'il en soit, ceux qui ont le plus profité de la conjoncture démo-économique, des «trente glorieuses» en particulier (1945-1975), sont nés bien avant: ce sont les générations nées avant 1930 qui se sont emparées les premières des fruits du monde de l'après-guerre, fruits économiques d'abord, mais aussi intellectuels et moraux, ceux de la libération des cerveaux et des consciences. Ceux de ma génération (je suis né en 1926) sont arrivés sur un terrain déjà déblayé intellectuellement par leurs aînés immédiats; nous avons un monde à construire et il y avait tant à faire que nous ne risquions pas de nous marcher sur les pieds. Profiteurs, les baby-boomers? Je ne le pense pas. Rien, en tout cas, à côté des avantages de ma génération, qui arrive à l'âge de la retraite aujourd'hui. Mais encore avons-nous dû travailler beaucoup... et inventer un peu. Peut-être pas assez.

### **De la flambée à l'effondrement**

La flambée de naissances des années 1940-1966 a été suivie d'un véritable effondrement: le nombre annuel des naissances est passé de

113 000 en 1966 à environ 90 000 vers 1987, malgré l'augmentation de la population. Les premières générations de ce «baby-bust» ont aujourd'hui 25 ans. Rien n'indique qu'elles profitent de



*Vers 1953, tout le secteur de l'enseignement primaire est surchargé. En 1958, ce sera l'ensemble de la clientèle des commissions scolaires. Il faudra attendre 1971-1972 pour voir un certain désengorgement des écoles. (Photographie vers 1965. Archives nationales du Québec à Québec, P428/1PNI21).*

leur petit nombre. Peut-être la société ne s'est-elle pas encore remise du boom précédent? Elle a certes manifesté une capacité d'adaptation remarquable, mais elle n'a pu éviter que beaucoup des membres du baby-boom soient restés sur le carreau. Et la société ne semble pas mieux réussir à faire une place décente à ceux qui ont suivi. Je ne sais s'il faut chercher des responsables. S'il y en a, ils doivent se trouver chez ceux qu'on appelle les décideurs. Ce n'est pas chez les «baby-boomers» qu'on les trouve, mais bien chez leurs prédécesseurs.

C'est tout le monde occidental libre qui a vécu, en même temps, cet épisode. Il ne faut donc pas en chercher la cause dans des particularités québécoises, non plus que canadiennes. Incidemment, le Canada a connu un baby-boom tout à fait semblable à celui que nous avons observé pour le Québec, à l'année près, et ce n'est pas ici qu'on trouvera des indices d'une quelconque distinction.

Autre fait à noter, rien de tout cela n'a été prévu, même par les meilleurs spécialistes: ni le baby-boom lui-même, ni l'effondrement qui l'a suivi. Mais les vieux routiers ne s'étonneront pas que les sciences sociales soient encore bien maladroites. ♦

Jacques Henripin est professeur de démographie à l'Université de Montréal